Dans le bain de la grande échelle

François Andrieux, Romain Rousseau

▶ **To cite this version:**

François Andrieux, Romain Rousseau. Dans le bain de la grande échelle. Lieux Communs - Les Cahiers du LAUA, 2007, Formes et pratiques de l'activité de recherche, 10, pp.203-208. halshs-03194831

HAL Id: halshs-03194831
https://shs.hal.science/halshs-03194831

Submitted on 9 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

09-Transpositions:Layout 1 11/09/2007 16:55 Page 203

Dans le bain de la grande échelle

François Andrieux et Romain Rousseau,
architectes, enseignants à l'ENSA Nantes

Ce texte constitue un premier retour sur un cas concret de collaboration entre un atelier de projet de second cycle à l'ensa Nantes et une équipe de chercheurs émargeant au laboratoire LAUA. Le cadre inédit de cette expérience était une réponse à l'appel d'offre intitulé « Architecture de la grande échelle » dont l'ambition explicite était de croiser pédagogie et recherche. Le point de vue, celui des seuls architectes de l'équipe pédagogique impliquée, est forcément incomplet puisque l'enseignant chercheur de l'équipe, Laurent Devisme, n'est pas intervenu pour cette première rédaction[1].

On essaiera tout d'abord de décrire sommairement l'objet de cet atelier. Le territoire investi se situait sur la commune de Saint-Herblain en banlieue de Nantes. Les étudiants devaient initialement réaliser un projet de lotissement sur la ZAC dite de la Pelousière en investissant la question de la densité.

La méthode proposée se déroule en trois temps : une phase d'investigation théorique déclinant le principe de densité sur différents modes et aboutissant à une cartographie articulant notions et territoire, une phase rapide de posture où les étudiants sont amenés à prendre une position selon des rapports spécifiques à la question de l'utopie en fonction des trois instances proposées par D. Rouillard : adéquation, utopie ou contre-utopie. Enfin le dernier temps est consacré à la production d'hypothèses sur le territoire considéré en forme de projet.

Très vite le cours de l'atelier s'est infléchi à la fois en raison de l'instabilité de la notion de densité, et de l'inadéquation du terrain d'étude proposé. Les deux cent vingt logements de la ZAC de la Pelousière sont apparus comme « anecdotiques » en regard de l'échelle de la problématique du logement herblinoise : trois cent cinquante

09-Transpositions:Layout 1 11/09/2007 16:55 Page 204

logements à construire par an sur dix ans. Étudiants et enseignants ont donc élargi l'échelle de la problématique. À l'issue de ce semestre particulier, nous pouvons dégager trois types d'interrogations qui concernent nos outils, les figures elles-mêmes et de manière plus contradictoire la dimension doctrinale de cet atelier.

Partager les outils plutôt que les objets?

Sur un plan méthodologique, l'objet de la ville intéresse évidemment autant les architectes que les chercheurs, notamment en sciences sociales. La communauté d'intérêt et de terrain n'implique pas systématiquement un réel croisement des savoirs et des pratiques. Partager le même terrain ne suffit pas à transformer la linéarité d'un processus où l'antériorité d'un savoir permettrait l'engagement postérieur de l'action. L'atelier cherche clairement à interroger l'instrumentalisation des connaissances en multipliant les retours entre projet et réflexions. Il s'agit de réfuter la rupture entre théorie et pratique et la nécessaire antériorité de la première sur l'autre. Cet objectif se double d'une volonté exploratoire en termes de processus qu'on peut expliquer ainsi:

- La problématique de l'atelier n'est jamais clairement énoncée au préalable, elle se constitue en même temps que la connaissance du territoire. Ce défaut apparent de méthode a en fait de nombreux avantages. D'une part, on échappe au caractère résolutoire, voire aux vertus thérapeutiques de certains projets où, en répondant à un problème, on oublie d'interroger l'échelle de la question et ses fondements. En ce sens, nous travaillons plus à la manière d'un marché de définition. D'autre part, le recueil des informations, des données et des opinions des différents acteurs est une dimension fondamentale du travail de compréhension d'une situation urbaine. Ce n'est qu'au fur et à mesure des entretiens, des points de vue que la problématique se constitue, s'affine, se déplace. En l'occurrence, la question qui se pose à Saint-Herblain est celle des moyens pour assurer l'engagement de la commune à construire 350 logements par an sur une décennie. Or, au rythme actuel et à la densité usuelle, ce programme reviendrait-il à « remplir » totalement le vide central du cours Hermeland ? C'est à ce moment que le cours est devenu la figure centrale de préoccupation de l'atelier. En fait, le cours semble fédérer l'hétérogénéité de la commune et porter une image qualitative de la ville, notamment dans le discours des élus. Mais réellement, ce vide n'en est plus un, il est strié par le périphérique voire même interrompu par la zone commerciale Atlantis. Il est de fait entamé chaque fois un peu plus, par différents programmes, souvent à vocation culturelle, comme le récent Zenith. De plus, le caractère intrinsèque n'est pas clairement constitué : ni parc, ni friche, son importance dépasse de fait le statut d'interstice ou de délaissé et pourtant, il est difficile de le qualifier. L'incertitude qui caractérise cette partie de la ville et sa fragilité constatée résonnent singulièrement en regard du discours des élus qui y voient, y projettent la structure même de la commune.
- La dimension exploratoire de l'atelier correspond aussi à un postulat des enseignants: plus que des savoirs à transmettre, ce sont les

09-Transpositions:Layout 1 11/09/2007 16:55 Page 205

outils qu'il nous intéresse d'élaborer. L'ambition est de mettre au point des outils qui permettent de répondre à cette difficulté contemporaine à figurer l'urbain[2] de chercher de nouvelles figurations, alternatives à celles du temps des villes. Ce travail est nécessaire si on en croit les géographes ou les historiens (Choay) et ce pourrait être, selon nous, un des rôles des écoles d'architecture que de constituer des laboratoires des outils de l'urbain. Nous sommes convaincus qu'un atelier de projet peut être en soi un lieu de recherche, au-delà de sa finalité pédagogique première.

Cette question de la figuration nous apparaît donc comme fondamentale aujourd'hui. Il s'agit à la fois de représenter la réalité urbaine multidimensionnelle où se croisent abstraction et concrétude, enjeux globaux et locaux, dimensions théoriques et pragmatiques, situation existante et projet…mais aussi d'essayer de « filer » (au sens cinématographique) ces figures jusqu'au projet. L'enjeu de cette continuité des figures ne vise pas la production d'un modèle unique, uniformément valable quelles que soient l'échelle ou la dimension convoquée. Les prototypes proposés doivent au contraire évoluer au fil des développements.

Sur un plan méthodologique, la cartographie est le principal outil hybride que nous employons. Outil de connaissance mais aussi pour le projet, les cartographies permettent de croiser observation et action (cf. le travail d'Ola Söderstrom consigné dans le livre *Des images pour agir. Le visuel en urbanisme*), travail des chercheurs et des architectes. Leur caractère non séquentiel autorise de mettre en place des agencements, des relations qui petit à petit s'affinent, se précisent puis se rabattent sur le territoire considéré. On peut dire qu'alors elles se dédoublent dans deux dimensions : cartographique dans leur relation au territoire, diagrammatique dans leur fonction au sein du processus de projet. Cette dualité, cette tension à la fois abstraite et concrète est souvent fragile, instable. Elaborées collectivement dans l'atelier, ces cartographies permettent de produire des figures qui sont ensuite déclinées individuellement, les projets deviennent alors des tests de leurs efficiences sur le territoire. Elles définissent également un cadre de critères qui permet d'évaluer la pertinence de ces figures au niveau du territoire. Leur devenir, leur potentiel est aussi essentiel que leur définition préalable. Le projet décale parfois la figure initiale, il l'informe et celle-ci se transforme en retour.

Selon nous, cartes et diagrammes provoquent une interface intéressante entre savoirs théoriques et pragmatiques du projet, non plus dans une séquence linéaire mais dans une interface permanente, un ajustement réciproque des agencements.

Les métaphores ont-elles une échelle ?

L'entrée thématique initiale et abstraite de l'atelier, la densité, s'est déplacée au contact de la réalité locale du Cours Hermeland. Cette singularité urbaine est apparue comme une énigme au travers de ses enjeux paradoxaux. En tant que potentiel foncier, le cours cristallise les enjeux de la densité sur le territoire herblinois. En tant que parc où paysage, « nature » et équipements culturels se développent harmonieusement, il renvoie à une idéalité des discours des politiques.

09-Transpositions:Layout 1 11/09/2007 16:55 Page 206

Ces paradoxes et l'échelle du cours ont focalisé l'attention des étudiants jusqu'à constituer le pivot de tous les projets. « L'hermelandisation » est devenue la figure centrale générant une série d'autres figures définissant à leur tour un lot de stratégies. Toutes déclinent néanmoins cette question initiale de la densité, elles incarnent par le jeu des figures la thématique abstraite.

Au regard des productions de l'atelier, une question peut se poser à propos de l'usage de ce qu'on a appelé des métaphores territoriales : leur usage de métaphores territoriales (ou des règles morphogénétiques comme pratiquées dans l'atelier de projet coordonné par P.Amphoux à l'ensa Nantes) ne trahit-il pas une volonté de maîtrise de ces grands territoires ? Au risque de la réduction, de l'homogénéisation forcée (la métaphore unique) de territoires fondamentalement hétérogènes ? Cette question peut se décliner sur deux plans : l'un au niveau des échelles, l'autre sur un plan plus doctrinal qui interroge peut-être notre fond latent de modernité.

Les métaphores ont-elles une échelle ? Peut-on définir des seuils en deçà et au-delà desquels elles ne font plus sens ? À l'inverse on pourrait se demander si les métaphores ont un caractère fractal, c'est-à-dire qu'elles agissent sur des modalités identiques quelle que soit l'échelle où elles s'appliquent. D'une manière intermédiaire, certaines métaphores territoriales peuvent être transcalaires, si elles se transforment à chaque échelle tout en partageant un sens commun au travers de leurs différentes formes. À titre d'exemple, on a pu repérer trois types distincts de métaphores dans le répertoire proposé par les étudiants sur la commune de Saint-Herblain.

L'île est en fait une forme de territoire avec ses caractéristiques propres d'autonomie, de limites etc. qui est projetée sur le mode de l'analogie sur un territoire pour le structurer. En l'occurrence les îles viennent réunir des ensembles disparates, elles se constituent grâce à quelques constructions nouvelles dont la greffe permet de reconfigurer, redonner des cohérences au tissu lâche et désordonné. Une forme de territoire pour transformer une autre forme de territoire, dans ce cas les échelles se correspondent.

Plus original, le *mitage inversé* est en fait une reprise, à rebours, du processus de mitage. Le mitage est déjà en soi une métaphore (le travail de l'insecte dans le tissu), elle est descriptive et fortement connotée négativement. Le déplacement qu'implique l'inversion signifie à la fois un mouvement géographique : le retour de la campagne dans la ville, et une inversion de polarité puisqu'on en postule la positivité. L'échelle convoquée *a priori* est celle du paysage même si, du jardinage sur les balcons à l'inscription de champs dans le territoire urbain, le mitage inversé produit une multiplicité de déclinaisons au niveau des pratiques qui transforment le paysage urbain.

Sur le plan des échelles, les *îles* et le *mitage inversé* apparaissent comme deux types de métaphores qu'on pourrait qualifier d'homothétiques, qui nécessitent un travail de déclinaisons qu'elles ne portent pas intrinsèquement.

Le *ruban*, qui ne s'est pas toujours clarifié en regard d'une métaphore proche, celle de la lisière, est sans doute d'un autre ordre. Il cristallise une volonté de densifier les rives du cours Hermeland, à la fois pour protéger la « naturalité » de cette centralité (figure du centre vide) et en qualifier

09-Transpositions:Layout 1 11/09/2007 16:55 Page 207

les limites, aujourd'hui diffuses. Le ruban c'est à la fois ce qui cerne le vide à l'échelle du cours dans la commune, voire au-delà comme une lisière de « la forêt urbaine » (échelle métropolitaine). En même temps le ruban implique une morphologie plissée, ondulante qui qualifiera à l'échelle des projets architecturaux des espaces en méandres où s'entrelacent bâti et végétal. Le ruban est en ce sens une métaphore transcalaire, elle implique plusieurs échelles à travers lesquelles elle se transforme.

La seconde question est plus insidieuse : il demeure sans doute une forme d'idéalité dans la définition de la métaphore territoriale. Celle-ci serait d'autant plus efficace qu'elle serait clairement lisible et efficace aux multiples échelles et dans les différentes situations où on l'utilise. Cela relève évidemment d'un postulat, particulièrement au niveau des enseignants, où un minimum de moyen (une seule métaphore) produit un maximum d'effets sur le territoire le plus large. Il y a dans ce principe résolument latent un risque de réduire la diversité des situations. A l'opposé, une diffraction, une multiplication des métaphores (une métaphore par site) renverrait à une complexité, à un brouillage du grand territoire. De manière pragmatique, nous essayons d'échapper à ces deux écueils en érigeant comme valeur la capacité de la métaphore à se déployer aux différentes échelles, à se démultiplier en de multiples formes tout en gardant un sens partagé. Une *bonne* métaphore territoriale est à la fois transcalaire et protéiforme, elle doit pouvoir varier en fonction des échelles, des programmes, etc. Plus elle se décline, plus elle varie, plus son sens s'intensifie à une échelle collective. Ce travail de classification devrait évidemment s'affiner dans la recherche en cours, notamment dans l'extension du répertoire des figures examinées au-delà de celles produites au sein de l'atelier.

Le spectre de la doctrine

On peut revenir enfin sur un débat qui a nous a agité, enseignants architectes et chercheurs à l'issue de cette expérience. Nous déclinerons ici trois plans pour lesquels la question de la doctrine a pu surgir, matériau de débat avec les chercheurs impliqués dans le programme.

Prendre position sur l'urbain

L'atelier demande aux étudiants de prendre position sur la ville, d'affirmer un point de vue sur les mutations contemporaines de l'urbain. La difficulté provient souvent que cette position doit se constituer en même temps que les étudiants doivent l'adopter. Mais comment produire du projet sans avoir une position sur l'urbain ? Si tout projet porte d'ailleurs une vision de la ville, une autre question est de la rendre visible, explicite. À ce moment, se profile une première fois ce qu'on appelle la dimension doctrinale. Au sein de l'atelier, nous recourrons par analogie à l'académie intérieure telle que la définit l'artiste canadien Jeff Wall : « Tout artiste aujourd'hui, est devenu sa propre académie ; il a, de ce fait, intériorisé les commandes qui lui venaient auparavant de véritables institutions, auxquelles il était directement assujetti, sans la médiation du marché »[3]. Assumer le doctrinal en évitant les écueils du doctrinaire, c'est rejeter toute axiomatique, toute

09-Transpositions:Layout 1 11/09/2007 16:55 Page 208

prétention universalisante et se forçer à l'explicitation, à la démonstration des énoncés.

Mouvements

Le développement de projets, *a fortiori* dans le cadre contraint et accéléré des seize semaines d'un semestre, est toujours délicat. Le programme méthodologique initial proposé est toujours soumis à de multiples aléas qu'on évalue souvent au regard de son efficacité au sein des projets. La dimension exploratoire, l'encouragement à faire penser les étudiants au-delà des outils constitués des enseignants, mais aussi la démarche pragmatique visant à faire monter du terrain les problématiques, achèvent de complexifier le processus. Le principe du recul dans ses deux dimensions (focale et rétroactive) est un mode de développement du projet : le recul comme avancement. La non-linéarité du processus de projet, l'entremêlement des modalités collectives et individuelles, les variations de rythme, complexifient l'observation *in-situ* et incitent plutôt à un regard rétrospectif.

De même, il est clair qu'un atelier travaille sur des commencements, des amorces plus que sur des projets finalisés. C'est d'ailleurs une difficulté pour l'étudiant que de devoir dévoiler ses premières esquisses de pensée. Mais cette difficulté est apparue encore plus grande pour certains chercheurs associés au processus. Bien que légitime, leur prudence à énoncer leurs hypothèses de départ n'a pas forcément facilité l'interface entre projet et recherche. Ce moment, le plus fragile et instable, est pourtant un des plus passionnants, dans la recherche comme dans le projet.

La boîte à outils

Lorsqu'on aborde la question des outils, des méthodes pour le projet, il paraît difficile d'éviter les enjeux de doctrines. Nous essayons que ceux-ci soient explicites plutôt que tapis derrière une façade de neutralité ou pire d'universalité. Invoquer la cartographie c'est évidemment relativiser l'efficacité du plan, avancer les métaphores territoriales c'est relativiser les stéréotypes, explorer l'urbain jusque dans ses dimensions génériques c'est bien réinterroger la ville et certains des réflexes qui l'accompagnent, souvent inadéquats. Le choix des outils, et plus encore leur expérimentation, met bien en jeu des éléments de doctrine, ceux des enseignants que les étudiants « empruntent » le temps d'un semestre dans leur cursus. Comment faire autrement ? Les références théoriques, Latour ou Sloterdijk par exemple, s'inscrivent aussi dans une mise en question de la modernité, dans une interrogation du monde contemporain, qui dépasse le champ de l'architecture comme ceux de l'anthropologie ou de la philosophie, de la recherche. Le travail des mouvements transdisciplinaires, l'exercice de la réflexivité, la lucidité impliquée du tiers (l'enseignant chercheur) rendent possible ce travail en évitant le piège doctrinaire.

---

(1) Il a en revanche coécrit un premier rapport intermédiaire avec Marc Dumont, responsable de l'équipe constituée pour l'occasion. L'un des enjeux est de parvenir à un rapport final intégrant les différentes voix produites. Parleront-elles le même langage ? Voilà qui intéresse l'ensemble des contributeurs

(2) Lussault (Michel), *L'homme spatial, La construction de l'espace humain*, Paris, Seuil, coll. La couleur des idées, 2007.

(3) Wall (Jeff), « L'académie intérieure, entretien avec J.F. Chevrier », in Jeff Wall, *Essais et entretiens 1984-2001*, Ensba,Paris, 2001, p.181.